

Notes de lectures de Georges Leroy

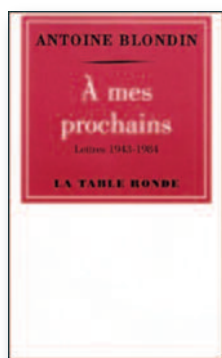
janvier 2010 1/2



L'attribution des étoiles est relative, et peut comporter des aspects négatifs... *le diable porte pierre*. Si l'appréciation privilégie le fond à la forme, elle n'en constitue pas moins un jugement de synthèse avec sa part de subjectivité... mais non de relativisme.

Note: La qualité de ce document permet l'impression sur une imprimante de bureau:
BR impression plus rapide, **HR** illustrations meilleures

À mes prochains



Antoine Blondin

La table ronde, 224 p., 20 €

Le dernier livre de Blondin n'existe pas et pourtant de nombreux journaux s'en sont fait l'écho. Antoine Blondin (1922-1991) n'a jamais eu le courage de l'écrire alors il le racontait. Il s'amusait à laisser des zones d'ombre que les journalistes extrapolaient, ainsi au fil de versions le roman s'étoffait et se déformait. Antoine Blondin n'écrivait pas à la légère. Il a toujours eu le sens de la formule et le secret des bons titres. L'auteur d'*Un singe en hiver* pesait ses mots – ses bons mots – jusque dans ses cartes postales! Inédites, ces lettres sont adressées à des proches: ses parents, ses éditeurs Catherine et Roland Laudénbach, avec lesquels il se montre aussi angoissé que fraternel, son grand complice Roger Nimier, amateur comme lui de plaisanteries et de grivoiseries, son ami Michel

Déon, Kléber et Caroline Haedens, à qui il manifeste une déférente affection. Cette correspondance, ordonnée dans l'ordre chronologique (1943 à 1984), montre l'évolution et les diverses facettes du personnage.

Attaché de presse



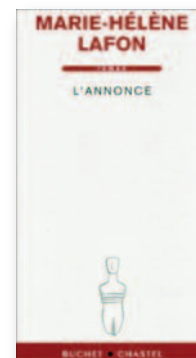
Isabelle de Bruchard

Ed. le Solitaire, 390 p., 20 €

Emma Write, jeune provinciale, décide de monter à Paris, où elle mène de front ses études à l'Université et un premier stage dans le milieu de la communication. Elle entre ainsi de plain-pied dans ce monde de paillettes qui lui réservera pourtant quelques belles rencontres et de solides amitiés. Mais sera-t-elle prête à sacrifier cette existence grisante pour vivre le grand amour? ce premier roman nous entraîne à la découverte des milieux parisiens de la pub, de la mode et de l'excellence parfois, de la vie facile plus souvent. Véritable parcours initiatique, ce roman se veut aussi une

introduction utile à l'appréhension d'un monde fascinant, mais souvent perçu comme hermétique et mystérieux. Dans un style sobre, clair et élégant, ce roman simple, vrai est parfois un peu idéalisé. La nature humaine n'est pas que bonne. Toutefois, un roman au ton positif qui fait du bien en ces temps moroses. Quelle pourrait être la suite des aventures d'Emma: la vie de famille?

L'annonce



Marie-Hélène Lafon

Buchet-Chastel, 208 p., 15 €

Autour, c'est la montagne, le Cantal, ce « pays très perdu » d'où est originaire l'auteur. Le terreau dans lequel elle a enraciné la plupart de ses nouvelles et romans. Ici, les éléments s'imposent avec une puissance inouïe. À 46 ans, Paul refuse de finir « confit en ordinaire insularité ». Ainsi, par le « vouloir radical » du neveu, arrivent à la ferme, à la grande stupeur des oncles, deux

intrus, deux étrangers venus d'une ville du Nord, Bailleul.

Tenace et patiente, Annette, à 37 ans, a été convaincue par la petite annonce où, dans un journal, Paul se présente comme un agriculteur « doux ». Elle est venue avec son fils de 11 ans, Eric, pour s'arracher à des « espérances rabotées », loin d'un compagnon alcoolique et « désastreux ». Calme et résolu, Paul pense qu'il n'aura « pas de suite » : il n'entend pas élever l'enfant comme un fils pour que les terres restent dans la famille. Mais il veut une femme à son côté « pour vivre et durer ». Au fil des saisons, cette nouvelle famille et l'ancienne se heurtent, s'appriivoisent, marquent leurs territoires. Avec peu de mots, mais selon un « protocole sanctifié par l'usage ». Ainsi la lecture du journal La Montagne se fait selon un ordre hiérarchique, de l'aîné des oncles jusqu'à Paul, et désormais Annette, qui s'est révélée pâtissière accomplie. L'épreuve de l'étable est particulièrement redoutable : Eric, le collègien, sera à son tour « adoubé » lorsqu'il calligraphiera, de son écriture ronde, les écriteaux désignant les prénoms des vaches, selon la tradition.

L'auteur continue de tracer son singulier sillon, en évoquant la sourde tension de ce monde clos, sa violente autarcie. On pourrait entendre un écho rimbaldien : « la réalité rugueuse à êtreindre ». Admiratrice de Flaubert et de Michon, la romancière rabote son texte, ajuste le phrasé à son souffle. Il y a, dans ce corps-à-corps avec l'écriture, une énergie et une exigence qui donnent l'écrivain une place parmi les grands prosateurs. Elle traduit, dans cette langue qu'elle fait métier d'enseigner, la rudesse et « l'empêchement de parole », au sein d'un monde rural dont elle s'est éloignée pour mieux y revenir. Ainsi, elle mêle à l'âpreté une douceur possible, que la fin ouverte de cette ru-

gueuse et belle romance laisse peut-être présager.

Bella ciao



★★★★☆

Eric Holder

Le Seuil, 180 p., 16 €

Le minimalisme en littérature est un principe à double tranchant : en dépouillant à l'extrême son écriture, l'auteur entend s'approcher de la vérité des hommes et des choses de la vie, mais prend le risque de laisser le lecteur en dehors de l'univers qu'il décrit, à la traîne ou en avance, en tout cas à l'écart des émotions. Avec persévérance, élégance et souvent réussite, l'auteur s'est astreint à ce difficile exercice.

Écrivain en proie à une angoisse grandissante face à une page qui passe de gris pâle à franchement blanche, désarmé face aux difficultés d'une vie de famille que vient grever un alcoolisme envahissant, son héros se présente à nous comme étranger à lui-même et aux autres, aveuglé par le mépris de soi, perdu face à des horizons opaques et oppressants. Après la catastrophe qui ouvre le roman, débute un long chemin vers la reconquête de soi : l'intellectuel se fait ouvrier agricole. S'ouvre alors un monde nouveau, celui du travail manuel, répétitif, harassant, abrutissant, celui des patrons et des camarades taiseux, brutes ou tout du moins irascibles, et des franches amitiés de comptoir, des rapports humains rugueux mais authentiques, débarrassés des fauxsemblants. Trop longtemps cloîtré

dans sa tour d'ivoire névrotique, l'écrivain prend conscience d'une réalité ignorée, et lentement se reconstruit, redécouvre l'humanité dans une perspective plus large, plus complète.

Peu importe ce qui, dans ce récit, tient de l'autofiction : la sincérité et l'authenticité d'un texte peu parfois garantir sa force d'évocation et son impact.

428 – Une année ordinaire à la fin de l'Empire romain



★★★★☆

Giusto Traina

Belles Lettres, 282 p., 25 €

Les rêves de « mondialisation heureuse » ne datent pas d'hier. Rome représente le triomphe de l'idée d'universalité sur le principe des nationalités. Ce premier grand rêve mondialisé a pris fin au milieu du Ve siècle. Mais comment ses contemporains ont-ils vécu cette fin de mondialisation ? L'ont-ils même pressentie ? En ont-ils souffert ? Autant de questions qui peuvent sembler d'une grande actualité en ce début de IIIe millénaire où, crise aidant, certains s'interrogent sur l'avenir. Sommes-nous arrivés, sans nous en rendre compte, au même stade que les Romains du Ve siècle ? Par ailleurs, longtemps les historiens se sont plu à mettre en relief les « années charnières », ces grandes articulations que seuls perçoivent ceux qui sont placés loin des faits. Ce livre marque donc une originalité.

Ce livre est d'une lecture aussi érudite que passionnante. L'auteur nous invite à une promenade sans pareille dans l'ensemble du monde romain à la veille de sa chute. C'est une démarche très originale, heureusement fort loin des chinoiserries précieuses de la microhistoire. Le style est efficace, érudit sans jamais être compliqué, et ce panorama historique se lit comme un roman de voyage, des frontières de l'Orient, de cette Perse qui est alors le seul grand adversaire de Rome, à la « Bretagne insulaire » (notre perfide Albion), l'Espagne des Vandales, en passant par la vieille Italie, Rome, le « Vatican du paganisme », selon l'expression de Peter Brown, ou l'Afrique du comte Boniface et de saint Augustin. On pourrait se croire dans un péplum, et pourtant cette manière de faire est très utile d'un point de vue scientifique. Elle permet de sortir de l'enfermement disciplinaire et de saisir combien les destins s'entrecroisent dans cet Empire mondialisé. À force de spécialisation, on avait fini par oublier les grandes articulations de ce monde, les liens entre les Barbares, y compris les plus sauvages en apparence, comme les Huns ou les Vandales, les fédérés et les Romains. Il était très judicieux de prendre une année banale comme point de départ. En 428, il ne se passe quasiment rien, si ce n'est la destitution du roi d'Arménie, qui ne bouleversa pas l'ordre mondial. On peut ainsi tenter de mieux cerner les processus mortifères déjà à l'œuvre sous l'apparence calme et efficace de cette première mondialisation.

L'auteur met en évidence les tensions qui existent déjà au sein même de l'Empire entre les élites et le peuple, entre les Barbares et les Romains, entre les chrétiens et les païens. L'unité de façade tient à quelques personnalités très fortes, comme la grande Galla Placidia, que les habitants de Ravenne ché-

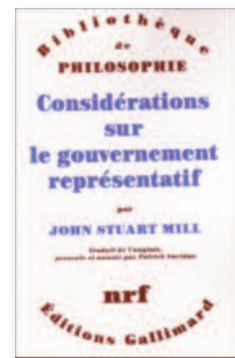
rissent encore aujourd'hui. Mais la grande impératrice n'est pas assez forte pour combattre le mal endémique qui commence à ravager les campagnes: le brigandage et les révoltes fiscales, liées aux crises économiques. Les dernières lettres de saint Augustin en témoignent: la criminalité organisée devient l'un des premiers problèmes de l'Empire. Elle sape, avec ses trafics d'enfants et de femmes, l'équilibre moral de la société. Il faut ajouter les tensions religieuses entre orthodoxes et hérétiques. On parle toujours d'un Empire mais déjà « des » Églises. Les structures officielles continuent à exister, mais elles tournent à vide.

C'est naturellement la prééminence définitivement affirmée de Constantinople, qui réduit Rome à une ville provinciale, prestigieuse mais secondaire, et Antioche et Alexandrie à des centres intellectuels et religieux majeurs, mais subordonnés. C'est le prestige incomparable des moines, notamment ceux de Syrie, dont le champion, Siméon le Stylite, impose des formes extrêmes d'ascétisme, ou Euthyme le Grand, dont La Laure, près de Jérusalem, est consacrée précisément pour Pâques 428. C'est la lente dislocation politique des provinces occidentales, en proie aux assauts des peuples d'outre-Rhin et Danube, où la présence du faible Valentinien III et de son énergique mère Galla Placidia ne parvient pas à masquer l'émergence de pouvoirs locaux qui ne font plus guère allégeance que de façon formelle.

L'Empire est trop grand. Le rêve de mondialisation heureuse vire donc au cauchemar. Pour se protéger, les Romains ont de plus en plus recours à des milices privées... Face à ces processus de décomposition liés au gigantisme, il ne restera plus aux Barbares qu'à pousser les frontières de l'Empire pour que, bientôt, tout s'effondre comme un château de cartes. Un essai passionnant et,

au fond, très utile pour aujourd'hui. Année ordinaire, 428? Oui, comme presque toutes les autres, c'est-à-dire chargée de crises, de difficultés, de drames et de réussites, d'innovations et de conservatismes. Ni plus ni moins.

Considérations sur le gouvernement représentatif



★★★★☆

John Stuart Mill

Gallimard, 312 p., 24,90 €

Dans la catégorie « méconnus célèbres », John Stuart Mill (1806-1873) occupe en France une place de choix. Bien qu'il figure dans la liste officielle des auteurs du baccalauréat, mieux vaut ne pas imaginer ce que pourrait donner une *interro* écrite dans le grand public. Si l'on connaît son nom, si on l'associe à l'utilitarisme, à l'économie politique, le fait est qu'on le lit assez peu. Et donc on ignore l'ampleur de son œuvre.

Pourtant, dans le monde anglophone, il a marqué la seconde moitié du XIXe siècle, et conserve encore une forte influence.

Pourtant John Stuart Mill est une figure très étonnante. Avant même sa naissance, les rouages de la philosophie s'emparèrent de son destin: James Mill, son père, Jeremy Bentham, son parrain, et David Ricardo se sont ligüés pour faire de cet enfant un génie, fruit de l'éducation inspirée par leurs doctrines.

Le régime qu'il endure a été très dur: apprendre le grec ancien à 3

ans, le latin à 8, ingurgiter des bibliothèques classiques au lieu de jouer... Mais l'enfant a de la ressource. Il devient donc un des êtres humains les plus instruits, doublé d'un des esprits les mieux organisés que le monde ait jamais portés. Hormis une dépression, à 20 ans, liée à ces excès de savoir, il fut assez heureux, en particulier après son mariage, en 1851, avec Harriet Taylor, dont la présence à ses côtés illumina son existence.

Ayant pris conscience assez jeune que les sentiments avaient été fâcheusement écartés de son parcours, il parvint à recentrer la trajectoire, et se lia avec Coleridge et plusieurs romantiques. La cohérence et la diversité de sa réflexion firent de lui le penseur sans doute le plus influent du Royaume-Uni des années 1850-1870. Pas un domaine du savoir ne lui demeura étranger: John Stuart Mill a marqué de son empreinte l'histoire de la logique, de la philosophie des sciences, de l'économie politique, de l'éthique, de la critique religieuse entre autres. Car il ne fut pas seulement homme d'études et d'analyses: il intervint dans de nombreux journaux, exerça une réelle influence sur l'opinion, et fut également, au Parlement britannique, un acteur politique notable.

C'est au faîte de sa maturité qu'il publie, en 1861, ces *Considérations sur le gouvernement représentatif*, qui viennent de reparaître, permettant de mieux saisir la modernité du texte et sa relation avec nos préoccupations actuelles.

Si la réflexion de Stuart Mill s'inscrit dans le droit-fil d'une méditation classique et intemporelle que poursuit la philosophie politique sur « la meilleure forme de gouvernement », elle est aussi, et surtout, directement axée sur des problèmes fondamentaux de la démocratie moderne.

En premier lieu: comment articuler la plus large participation populaire –fondement de toute démoc-

ratie– et la compétence, qui n'a jamais été la chose du monde la mieux partagée, mais se trouve de plus en plus exigée par la complexité du monde? Voilà un problème toujours actuel. N'est-ce pas cette insoluble question qui ressurgit dans les divers dilemmes opposants, d'un côté, autogestion, démocratie participative, initiatives citoyennes et, d'autre part, technocratie, modélisations savantes et expertises de toutes sortes?

On trouve dans le présent ouvrage bien des propositions pratiques qu'il ne serait pas malvenu, un siècle et demi plus tard, d'appliquer avec rigueur. Il suggère, par exemple, que toute l'organisation et les frais des campagnes électorales soient « des dépenses très limitées et faibles », et restent à la charge du public. Il préconise que le recrutement des agents de la fonction publique se fasse uniquement par concours. Plus que tout, il souhaite que l'on évite de confondre participation et compétence. « Que chacun doive pouvoir se faire entendre, écrit Stuart Mill, ne signifie pas du tout que toutes les voix se valent. » N'est-ce pas une formule à garder en tête par temps de « blogmania »?

Mais plus encore que des propositions et remarques ponctuelles, c'est la démarche de l'auteur qui retient l'attention. Cet homme est aux antipodes de l'attitude « tout ou rien ». Faire de la démocratie un paradis lui est aussi étranger que d'y voir un enfer. La pente de son esprit le porte plutôt, comme Tocqueville, à saisir le caractère inéluctable de la démocratisation du monde moderne et à en percevoir tous les avantages, mais aussi les risques et les travers. Du coup, bien des commentateurs se sont demandés si John Stuart Mill, grand penseur du libéralisme, était en dernier ressort « pour » ou « contre » la démocratie. La question, sous cette forme, n'a pas grand sens.

Car les deux sont vrais: il est « pour » accroître les avantages de la démocratie (à commencer par la participation effective de tous et les libertés réelles), mais il est « contre » le fait de négliger les errances, les effets pervers et les divers inconvénients de ce régime. Cette vision permanente du pour et du contre, ce souci constant d'être ferme sur les principes autant que souple sur les règles pratiques sont des attitudes fort éloignées des manières françaises. Nous avons le plus souvent pour coutume une radicalité sotte et une rébellion simpliste: soit la démocratie nous paraît bonne par essence, alors il suffit de la porter à son comble, soit elle nous semble néfaste par nature, alors on la combat bêtement. John Stuart Mill est à mille lieues de ces partis pris blancs ou noirs. Peut-être ne faut-il pas aller chercher plus loin l'explication du long oubli de ce livre?

L'aventure du désert



★★★★☆

Christine Jordis

Gallimard, 280 p., 18 €

« Il y a dans la nature et il subsiste dans l'homme un mouvement qui toujours excède les limites », notait Georges Bataille, et ce sont ces limites qu'a choisi de sonder Christine Jordis. Dans cet essai, l'auteur établit le lien qui existe entre les différentes personnalités qui la fascinent: E. Brontë, Rimbaud, T.E. Lawrence, C. de Foucauld, etc. Toutes ont tenté l'expérience intérieure du désert.

Saints, héros ou espions de haut vol, une démarche essentielle relie ces chercheurs d'absolu, si différents soient-ils. Le goût de l'excès, peut-être, et la volonté de fuir la société? Un certain désir de s'écarter de la vie ordinaire.

Dans ce bel essai centré sur les figures de T. E. Lawrence (1888-1935) et de Charles de Foucauld (1858-1916). Lawrence, le héros, et Foucauld, le saint, partagèrent en effet le besoin radical de « vivre à hauteur de mort ». La volonté non pas de mourir, mais d'« éprouver la mort en continuant de vivre » – un besoin d'excès, d'extrême, de vie incandescente. Si leurs destins et leurs convictions diffèrent, Lawrence l'athée et Foucauld le chrétien se sont extraits tous deux du sort commun des hommes. Marginaux, affranchis des règles, ils se croisent métaphoriquement sur le terrain de cette expérience commune; il y a certes l'appel de l'héroïsme pour l'un, l'irrésistible élan vers la sainteté pour l'autre, mais pour tous deux une aspiration dont le vocabulaire de la mystique est le plus à même de rendre compte: conversion, détachement, ascèse, extase, quête de l'extinction de soi, besoin de perte, « démon de l'absolu ».

Cet essai, qui emprunte la forme de la double biographie méditative et s'appuie sur les écrits des deux hommes, souligne aussi l'attraction décisive exercée sur chacun d'eux par le désert. Le désert non pas comme lieu où atteindre l'extrême solitude, mais comme espace abstrait, vide, « immensité libératrice ». La sobre empathie de l'auteur pour son sujet ne lui fait jamais omettre un vrai souci de clarté et de rigueur. Elle admire, certainement, mais elle argumente, elle interroge, elle approfondit. Et construit une investigation subtile, dense et ouverte.

Christine de Pizan



★★★★☆

Françoise Autrand

Fayard, 506 p., 28 €

Peste noire, défaite d'Azincourt, querelle des Armagnacs et des Bourguignons, schisme de l'autorité papale... Christine de Pizan (1365-1430) a vécu les plus sombres heures du Moyen Âge. Cette érudite d'origine vénitienne, fille du médecin officiel de Charles V, entre en littérature à la mort de son époux. Elle a vingt-cinq ans et doit faire face à la « déloyale Fortune ». Aux côtés d'une œuvre poétique de haute tenue (ballades, rondeaux, lais...) marquée par la mélancolie et les affres de la « fine amor », Christine de Pizan compose également des ouvrages politiques et historiques (Le Livre des faits et bonnes mœurs du sage roi Charles V) où, entre autres, elle mène combat pour la dignité et l'indépendance des femmes (La Cité des dames). C'est sans doute ce qui l'a amenée à être redécouverte dans les années soixante par les féministes, après de longs siècles de purgatoire. D'une érudition remarquable, elle avait lancé une polémique à propos du Roman de la rose. La reine Isabeau de Bavière, Jean de Berry et le duc d'Orléans comptaient parmi ses fidèles amis. C'est au couvent de Poissy, où elle s'était réfugiée, que Christine de Pizan compose son dernier ouvrage, en 1429: le Ditié de Jehanne d'Arc: « Tu, Jehanne, de bonne heure née /

Béni soit celui qui te créa ». Elle mourra l'année suivante. Cette biographie passionnante se double d'une fine analyse historique de cette époque particulièrement troublée, qui s'achève sur le sacre de Charles VII, l'oncle d'un autre grand poète: Charles d'Orléans.

L'année des quatre dauphins



★★★★☆

Olivier Chaline

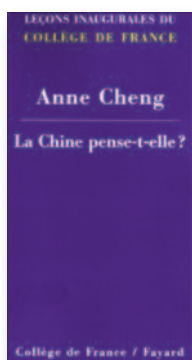
Flammarion, 206 p., 20 €

La fin du règne de Louis XIV fut marquée par une terrible série de décès qui frappa trois dauphins en à peine un an, d'avril 1711 à mars 1712. Cette situation particulièrement tragique, jusqu'ici peu étudiée, l'historien Olivier Chaline la restitue avec force. Son ouvrage, très vivant, agrémenté de nombreux témoignages de l'époque, notamment de Mme de Maintenon, permet d'effectuer une plongée dans le quotidien du roi. De quoi comprendre combien le monarque absolu fit preuve de courage dans l'adversité, à la fin de son règne. Pour faire face, Louis le Grand put s'appuyer sur son épouse secrète, Mme de Maintenon, ainsi que sur ses valeureux ministres. Louis XIV eut également recours au soutien de la religion.

Rappel des faits. Le 14 avril 1711, le Grand Dauphin, fils du Roi-Soleil, meurt de la petite vérole, qu'on appelle aujourd'hui la variole. Puis, dans une ronde macabre effrayante, le fils aîné du défunt, le duc de

Bourgogne, s'éteint à son tour le 18 février 1712, six jours après sa femme. Quant à leur fils aîné, le duc de Bretagne, il ne restera dauphin que trois semaines. Il est rappelé à Dieu le 9 mars 1712... Les causes exactes de ces trois derniers décès, attribués alors à une «rougeole», restent toutefois mal définies. Finalement, tous les espoirs de la monarchie reposaient sur les épaules du petit duc d'Anjou, né le 15 février 1710, arrière-petit-fils de Louis XIV et futur Louis XV. En à peine un an, la France avait connu quatre dauphins.

La Chine pense-t-elle?



★★★★☆

Anne Cheng

Collège de France, 46 p., 10 €

Depuis l'Europe des Lumières, on s'est beaucoup occupé de « penser la Chine », quitte à fabriquer les représentations les plus contradictoires, entre la « Chine philosophique et culturelle » – et le « despotisme oriental », entre la Chine éternelle, esthétique et consensuelle et une autre, imprévisible et inquiétante. Pour sortir de ces clichés tenaces, l'auteur propose dans cette leçon inaugurale au Collège de France, d'exercer notre oreille à capter ce que les auteurs chinois nous donnent à entendre. La Chine ne serait-elle pas capable, après tout, de penser et de se penser par elle-même?

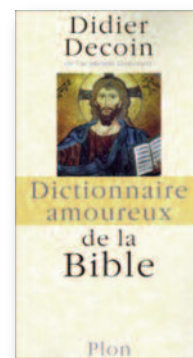
Malgré des divergences, la pensée chinoise et la pensée occiden-

tales ont des points communs. Dans les deux cas c'est une « pensée », i.e. une tentative d'explication des événements par la raison. Certes, si l'on divise cette raison en raison pure et raison pratique, la Chine paraît essentiellement du côté de la raison pratique, et nous essentiellement du côté de la raison pure.

L'ordonnement, l'harmonie semblent fondamentales pour la pensée chinoise. Chaque chose doit avoir sa place, et c'est à l'homme, et en particulier à l'empereur, de la leur donner. Pour cela il doit occuper ce que nous traduisons par « le milieu », la « position » (la sainteté) qui permet d'ordonner l'univers. L'empire du milieu n'est donc pas « l'empire du centre », mais le principe d'organisation du monde, et ce qui est en dehors c'est la terre et le ciel : pas d'autres hommes, juste quelques désagréables parasites? La pensée Confucianiste se révèle alors éminemment politique.

Y aurait-il une pensée meilleure que l'autre? La conception chinoise du monde semble beaucoup plus proche de ce que nous dit la science que nos idées reçues occidentales. Mais, paradoxalement, c'est peut-être ce qui a causé leurs déconvenues. Alors que tout chez eux vise à l'action, et que tout chez nous est pensée, le résultat que nous avons obtenus les uns et les autres est à l'envers de ce qui était espéré. Les Chinois se sont enfoncés dans une réflexion tellement parfaite qu'elle s'est suffi à elle-même, alors que notre illusion de pouvoir comprendre les lois universelles par la « raison », notre pensée sommaire a donné du monde un modèle simpliste qui nous a fait croire que la fortune était à portée de main, et à l'image de Colomb et de son œuf, nous a jetés dans des conquêtes qui ont fait notre gloire. Bien entendu, notre action enthousiaste et approximative a aussi eu des effets imprévus, qui nous inquiètent aujourd'hui.

Dictionnaire amoureux de la Bible



★★★★☆

Didier Decoin

Plon, 672 p., 24 €

La bible de nos enfances se résume souvent à un mince petit ouvrage cartonné, l'Histoire Sainte, qui raconte les relations agitées de quelques héros de temps très anciens et d'un Dieu interventionniste qui se disait lui-même jaloux et prompt à la colère.

Des décennies plus tard, la bible d'homme parle du (et au) monde entier. Amoureuse et nomade, elle a entraîné l'auteur en Terre sainte, chez les imprimeurs du ghetto de Venise, à Doura Europos, dans les champs de coton de la Bible Belt, à Babylone, sur les pentes du mont Ararat, chez les Amish, dans les grottes de Qumran, sur les traces des chasseurs d'Eden qui traquent sans relâche le Paradis perdu d'Adam et Ève, etc. L'auteur de préciser que « mes étoiles pour ce grand voyage dans le temps et dans l'espace ont été toutes ces bibles dont la vie m'a permis de tourner les pages » : la bible des pauvres, la bible du diable, la bible paysanne, la bible de Voltaire, la bible d'argent, la bible de Marcel Carné, la bible du dernier des Mohicans, la bible low cost, la bible de l'Homme Noir qui assure que, de Moïse à Jésus, tous les personnages bibliques étaient noirs, sans oublier la bible des Gédéons et enfin la boulever-

sante bible-vitrail que Chagall fit en mémoire d'une jeune fille noyée.

L'auteur rappelle que la Bible est en fait une bibliothèque, que chacune de ses deux grandes parties, se compose d'écrits forts différents et qui parlent de la destinée humaine. Le lecteur peut choisir les entrées qui l'intéressent (grands récits bibliques ou thématiques), et se laisser séduire par la plume du conteur inspiré qu'est l'auteur.

Ducs et duchesses de Bretagne



★★★★☆

Philippe Tourault

Perrin, 330 p., 21 €

Six siècles de l'ancienne Armorique (de 936 à 1532) sont étudiés. Cet ouvrage montre comment est né le Duché en plein cœur des invasions vikings, comment les grandes familles comtales bretonnes se le sont disputé et ont fini par le posséder les unes après les autres, du Xe au XIIIe siècle. Vers 1150, la Bretagne devient un enjeu géostratégique vital au niveau international. Les Plantagenêts puis les Capétiens y mettent des ducs de leur famille pour mieux la dominer. Paradoxalement, les ducs imposés par les uns et par les autres, prennent rapidement leur autonomie envers les deux nations rivales. Les ducs d'origine française créent même du début du XIIIe siècle à la fin du XVe siècle une véritable puissance bretonne indépendante de l'étranger et mettent

en place des structures de gouvernement efficaces. À tel point que l'on peut parler d'un véritable État breton des années 1360 aux années 1460, même en pleine guerre de Cent Ans. La force de la Bretagne attise les convoitises. Les rois de France veulent la posséder. Ils parviendront à leurs fins en 1532. C'est la première fois qu'est étudié, à travers des hommes et des femmes, le pouvoir ducal en Bretagne, depuis sa naissance, son affermissement et son apogée jusqu'à sa mort. En analysant les fondements du pouvoir ducal, l'auteur livre ici une étude novatrice sur l'Armorique médiévale.

Courlande



★★★★☆

Jean-Paul Kauffmann

Fayard, 300 p., 19,50 €

À quoi reconnaît-on un écrivain? Parfois, à sa capacité de faire de la littérature avec très peu de chose. La Courlande existe bel et bien. C'est une province de Lettonie, bordée par la Baltique, qui a connu une histoire tourmentée. La fameuse « demoiselle d'Avignon » en est originaire. Mais enfin... Il n'était pas évident de consacrer trois cents pages à ce territoire improbable, ce « pays de la désolation heureuse », sous prétexte que « Courlande » a une belle sonorité!

Ce livre démarre avec douceur. Une écriture limpide et charnelle, qui fait palper les objets, goûter le vent et saisir chaque regard. Rappe-

lons que l'auteur, enlevé en mai 1985 à Beyrouth par le Djihad islamique, avait passé trois ans dans une geôle libanaise. Cette épreuve a fait de lui un écrivain ultrasensible, attiré par des lieux de haute solitude.

Ce livre est né d'une rencontre, à la fin des années 1960, au Québec. Elle devait avoir beaucoup de charme, cette Mara qui avait tourné la tête à l'auteur, une Canadienne originaire de Courlande. Bien des années plus tard, il croisera par hasard d'autres personnes liées, d'une manière ou d'une autre, à cette mystérieuse région qui abonde en châteaux et manoirs, où le futur Louis XVIII s'était deux fois exilé après la Révolution. La Courlande n'est pas un pays rêvé, comme l'Italie, qui permettrait au voyageur de se confronter à ses lectures, à ses idées préconçues ou à ses fantasmes. C'est l'anti-Italie en quelque sorte. À la lisière du monde slave et du monde germanique, ce malheureux territoire n'a cessé d'être envahi par ses voisins russes et allemands. Lors de la seconde guerre mondiale, il a goûté à l'occupation nazie, avant de tomber sous le joug de l'Union soviétique, qui a laissé son empreinte dans les têtes comme sur les bâtiments et les objets.

Accompagné de son épouse, au volant d'une Skoda rouge, l'auteur ouvre des yeux effarés. La côte courlandaise est vide et venteuse, sans rien qui retienne le regard. La Courlande cherche son identité, mais elle n'est même pas sûre de son existence. À l'instar de Stendhal, l'auteur ne prétend pas dire les choses, mais raconter les sensations qu'elles ont engendrées. Il compte sur les rencontres de hasard et sait admirablement les exploiter. « La vérité de ce pays, c'est l'hiver », lui explique un Allemand érudit et déroutant, qu'il rencontre sur place. Un livre superbe, dont chaque mot semble avoir été cueilli avec amour. Cet échange s'appelle littérature.

L'Église catholique et le communisme



★★★★☆

Philippe Chenaux

Le Cerf, 400 p., 30 €

L'auteur dans le présent ouvrage restitue l'histoire des relations de l'Église catholique avec le monde communiste (de 1917 à 1989), l'impact dans l'Église de ses prises de position sur les sujets politiques. Le point de départ de l'auteur est une hypothèse assez inédite, sinon provocante: le communisme en tant que dernière hérésie du christianisme. L'historien met en évidence les continuités et les ruptures des deux doctrines. Se fondant sur une documentation largement inédite, il retrace l'histoire des relations, pour le moins tourmentées et conflictuelles, entre l'Église catholique et le communisme en Europe depuis la révolution d'Octobre, et la naissance du premier État athée de l'histoire, jusqu'à la chute du Mur de Berlin qui marque l'effondrement du système communiste.

Si l'aspect proprement diplomatique des relations entre le Vatican et l'Union soviétique fait l'objet de longs développements. L'historien a accédé aux archives du Vatican et à celles privées du cardinal Casaroli, chargé de mettre en œuvre l'Ostpolitik. D'autres éléments, moins connus, sont également abordés: l'aspect politique de la collaboration entre catholiques et communistes à l'intérieur de chaque pays; l'aspect intellectuel des rapports

entre la pensée chrétienne et le marxisme; l'aspect œcuménique des relations du catholicisme avec l'orthodoxie russe.

Le découpage chronologique correspond aux trois grandes périodes de l'histoire politique et religieuse de l'Europe au XXe siècle: «la guerre civile européenne» (1917-1945) - l'Église se voit confrontée à l'impossible dilemme de devoir choisir entre le Charybde communiste et le Scylla nazi; la guerre froide (1945-1958) - l'Église de Pie XII est identifiée à l'Occident dans sa lutte contre le totalitarisme soviétique; le dégel et la détente (1958-1989) - l'Église conciliaire choisit la voie du dialogue avec l'Est pour finalement contribuer à l'effondrement du système. Il revient ainsi sur la guerre froide, le concile, l'Ostpolitik. Le rôle de Jean-Paul II aurait mérité plus de développements. Plus globalement une lecture spirituelle aurait apportée un éclairage nouveau et subtil.

Dans la peau d'un évêque



★★★★☆

Pietro de Paoli

Plon, 292 p., 20 €

Le réel se laisse souvent mieux comprendre par le détour de la fiction. En matière religieuse, la chose reste rare. C'est une voix que nous n'entendons pas souvent mais qui heureusement ne s'éteint pas pour autant. Pietro de Paoli revient à nouveau en force avec ce beau portrait. Nous retrouvons Marc, le

prêtre très attachant de son précédent livre: 38 ans, célibataire et... curé de campagne. À 53 ans, Marc est devenu évêque d'un diocèse en province et sa tâche est immense: un agenda de ministre, les tiraillements quotidiens dus à la charge, les défis pastoraux et puis l'annonce de l'Évangile. Marc sait bien que ceci est le moteur de toute sa vie. Alors, Marc emporte vaillamment sa crosse partout où Dieu le mène, aussi bien dans la détresse que dans la joie. Marc ne se laisse pas affecter par le manque de moyens humains et financiers de son diocèse. La foi le soutient malgré tout, jusqu'à ce jour d'hiver où deux crises graves, l'une personnelle, l'autre concernant l'Église, le poussent à s'interroger à la fois sur sa vie d'homme, son rôle d'évêque et sur l'avenir de l'Église.

Car au fond, la grande peur des évêques, c'est la disparition du catholicisme. Ce n'est jamais exprimé aussi clairement, mais c'est la croix qu'ils portent, la terreur qu'ils ont au fond du cœur. Et il faut bien avouer qu'il y a de quoi. Bien sûr, on peut essayer de faire mentir les chiffres ou prétendre que la question quantitative est une fausse question. La réalité, terrible, c'est que tout manque, les chrétiens, les prêtres, les moyens matériels et financiers. Mais ce qui manque par-dessus tout, c'est le désir, l'élan, tout simplement l'Espérance. Parfois, c'est à se demander s'il reste la foi. Si ce récit a une vertu, c'est bien celle d'amener chacun à s'intéresser à son Église. Une Église incarnée, qui vit, respire, souffre et vibre aussi car, aujourd'hui et plus que jamais, l'Évangile est un défi pour notre société. Pietro de Paoli nous montre combien est rude, parfois, la tâche des évêques, des prêtres et des baptisés mais comme elle est belle, aussi! Osons un conseil: suivre sans trop se poser de question la voie pontificale.